

Gabriela Chiciudean

## L'imaginaire de l'espace antiutopique chez Swift et Ion Eremia

DYSTOPIAN SPACE IMAGINATION FROM SWIFT  
TO ION EREMIA

### ABSTRACT

Our scope is to analyse the dystopia imaginary space in Ion Eremia's *Gulliver in The Land of Lies* (*Gulliver in Tara Minciunilor*). This is a space where the relationships between characters are established at a game level, where the point of departure is the idea that every individual possesses a personal activity sphere to move and act, "la bulle phénoménologique". Starting from Jonathan Swift's novels, Ion Eremia creates a utopia, not a regressive Swiftian dystopia, as Lemuel Gulliver does not meet a population with an inherited monstrosity borrowed from the medieval teratology; rather, a rational population living a big lie, incarcerated by a totalitarian regime. In Kukunia Gulliver does not experience a feeling of superiority as in Lilliput, nor one of inferiority as in Brobdingnag; he experiences a continuous state of amazement.

### KEYWORDS

Dystopia; Imaginary Spaces; Jonathan Swift; Ion Eremia; Lemuel Gulliver; The Intruder.

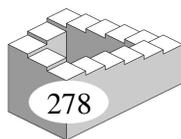
### GABRIELA CHICIUDEAN

Université „1 Decembrie 1918”, Alba Iulia,  
Roumanie  
gabitoamna@yahoo.com

### 1. Préliminaires

Le roman *Gulliver în Țara Minciunilor* (*Gulliver au Pays des Mensonges*) de Ion Eremia est vu comme une continuation, un cinquième voyage du héros anglais Lemuel Gulliver, voyage fait cette fois dans un pays dénommé Kukunia. Le point central de notre approche est représenté par ce roman, l'œuvre de Jonathan Swift ne constituant qu'un point d'appui. Par déduction, nous pouvons supposer qu'il s'agit d'une autre utopie. Cette fois-ci, l'utopie n'est pas régressive, car la population que rencontre notre Gulliver n'hérite aucune des formes monstrueuses de la terratologie médiévale ; les habitants de Kukunia sont doués de raison mais, enfermés dans un système totalitaire, vivent un mensonge. En leur pays, le personnage principal ne vit non plus le sentiment de supériorité comme en Lilliput, ni celui d'infériorité comme en Brobdingnag, il se trouve par contre dans un perpétuel état d'étonnement.

Vu que l'utopie abandonne le temps en faveur de l'espace, notre approche met en discussion l'imaginaire de l'espace utopique dans lequel se déroule l'action du héros de Ion Eremia, la modalité par laquelle ce lieu est réalisé et les relations qu'il détermine dans le plan du jeu, partant de l'idée que



chaque individu a sa propre sphère d'activité, *la bulle phénoménologique* dans laquelle il bouge et agit. Nous sommes particulièrement intéressés par les relations qui s'établissent dans l'espace du texte. Celui-ci n'est pas simplement un dépositaire de faits, il nous dirige, au contraire, vers un premier paradoxe, en cela qu'il est à la fois fermé et infini. Il est fermé par ses limites et sa structure, par ses propres lois d'organisation et « déformation » des matériaux qui le constituent, et infini par les forces qui le font vivre, en étroite liaison avec les matériaux qu'elles attirent et « nourrissent », sans autre limite que celle de l'arbitraire.

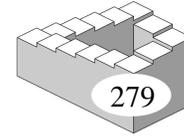
*Gulliver au Pays des Mensonges* est une utopie et non pas une antiutopie car, comme le dit Sorin Antohi dans ses études sur l'imaginaire social, à côté de l'utopie négative, de l'utopie satirique, de la contre-utopie, de l'utopie noire, de la dystopie, etc. l'antiutopie ne serait qu'un sous-genre de l'utopie<sup>1</sup> qu'elle définit.

Y aurait-il cependant des traits antiutopiques dans notre livre ? Pour répondre à cette question il faudrait revenir sur les tentatives difficiles de définir l'utopie au-delà des modifications et des subdivisions du genre. Partant des deux points de référence pour les spécialistes, à savoir Platon et Thomas More, nous parlons de l'utopie rationaliste et de l'utopie descriptive, la première ayant comme caractéristiques l'exposition et le dialogue, la deuxième, la description, les personnages et les éléments de conflit intérieur. Ultérieurement, Northrop Frye<sup>2</sup> classe les utopies en deux grandes catégories, celles qui se rapprochent de la théorie sociale et politique (d'après les modèles de Platon et More), et celles à thèmes technologiques, appelées science-fiction (d'après le modèle de Bacon). Dans l'évolution du genre on constate que le modèle de l'utopie « isolée », enfermée du point de vue spatial, est remplacé par deux autres types :

l'« utopie directe », celle qui peut visualiser un état mondial considéré idéal de manière absolue ou par comparaison avec la réalité<sup>3</sup> et la satire ou la parodie utopique, qui présente les mêmes idéaux mais par la description des sociétés répressives et anarchiques. Nous penchons vers cette dernière catégorie dans l'analyse de *Gulliver au Pays des Mensonges*, car, même si elle suit le modèle de l'utopie classique, elle s'en démarque par plusieurs aspects. Les deux qualités typiques établies par Frye<sup>4</sup> et qui découlent de la construction du genre utopique se retrouvent elles-mêmes altérées dans le roman de Ion Eremia en cela que, après une longue période d'adaptation, le héros est accompagné dans la cité par un autre personnage et ne s'identifie pas à la société qu'il découvre. À son tour, le dialogue porté par Gulliver n'est pas celui des utopies classiques, les actes irrationnels ne deviendront pas rationnels, ce qui veut dire qu'il ne les comprendra pas.

Les utopies classiques sont rigides et stéréotypées, elles refusent les libertés et les artifices auxquels ce roman fait appel, le véritable conflit s'absente et les héros ne « vivent » pas, ils n'ont pas de consistance, ils n'évoluent pas. Les personnages sont dépourvus d'identité, ils sont des « simples fonctions édifiées de manière rationnelle »<sup>5</sup>, nous dit Sorin Antohi. Tout de même, dans le roman de Ion Eremia, les choses ne se passent pas de cette manière ; l'Anglais Gulliver y rencontre quelques personnages ayant une identité bien définie. Gulliver lui-même joue un rôle important, il est un personnage-clé dans la solution du conflit entre les dirigeants du système totalitaire et le peuple kukunais.

Néanmoins, on ne peut pas douter du fait que le texte que nous proposons est une utopie, sinon une antiutopie, car *Gulliver au pays des Mensonges* s'encadre très bien dans la définition moderne formulée par Raymond Trousson en 1979 : « nous parlons



d'utopie quand, dans un récit (ce qui exclut les traités politiques), on trouve la description d'une communauté (ce qui exclut une robinsonnade), organisée d'après certains principes politiques, économiques, moraux, restituant la complexité de l'existence sociale (ce qui exclut l'âge d'or et l'Arcadie), présentée soit comme idéal réalisé (utopie constructive), ou comme prévision d'un enfer (antiutopie moderne), soit comme située dans un espace réel, imaginaire, ou dans le temps, ou, finalement, comme décrite au bout d'un voyage, imaginaire ou non imaginaire »<sup>6</sup>.

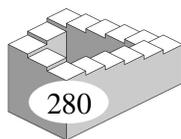
Ion Eremia offre aux lecteurs une utopie qui a perdu sa vocation spirituelle pour descendre dans l'histoire, ce qui nous permet de parler donc d'antiutopie. Cela atteste le fait que, à l'époque moderne, le genre utopique tourne au négatif, vers un discours renversé ou déplacé vers le pôle négatif. Ce pôle négatif fait que l'ordre et le bonheur spécifiques à l'utopie classique soient détrônés, que le futur soit décrit en tonalités sombres. Cependant, l'antiutopie ne rompt pas l'utopie, elle est une de ses variantes, « une expression de la maturité du genre aussi bien qu'une modification de la perspective : tandis que l'utopie promet, l'antiutopie radiographie. La première fait us de la rhétorique prophétique tandis que la deuxième se contente de celle du reportage »<sup>7</sup>. Elle est « une sorte d'utopie que tout le monde peut comprendre »<sup>8</sup>.

## **2. Sur Gulliver au Pays des Mensonges**

L'ouverture vers l'utopie suppose un esprit frondeur, un refus, une résistance face à la situation existante. L'être humain éprouve le besoin de construire des univers alternatifs, de se défendre contre les formes totalitaires qui disposent à leur gré de certaines idéologies pour « ériger en loi la manipulation de l'individu et de la société jusqu'au total discrédit des essences d'une civilisation »<sup>9</sup>. Éliminé du pouvoir, Ion Eremia se manifeste par l'écriture, car, en l'absence de l'opposition, on court le risque de tomber sous l'influence de ces idéologies et ne plus pouvoir se détacher de la « massa ». En s'opposant à l'« opposé », on peut avancer, c'est le seul moyen d'arriver aux « lumières » de l'acception de Kant. Comme bien d'autres, Ion Eremia a pris position contre l'utopie communiste en écrivant une œuvre violemment critique à l'adresse du système totalitaire qui allait s'installer en Roumanie – une extraordinaire anticipation tant du régime totalitaire que de sa chute par une révolution du peuple – en écrivant une antiutopie restée longtemps inconnue.

Récupéré en 1990 des archives de la Sécurité, publié en 1992 par Editura Fundației Culturale Române et réédité en 2003 par Profile Publishing, *Gulliver au Pays des Mensonges* est une protestation masquée qui a attiré des réactions violentes de la part des structures visées. Il s'agit en effet d'une allégorie satirique à l'adresse du régime stalinien pleinement vécu par l'auteur, et de l'utopie communiste, du totalitarisme.

Après son dernier voyage au Pays des Chevaux, Gulliver hait la race humaine en la considérant de basse espèce, indigne ; il décide par conséquent de vivre seul sur une île déserte. Il part en bateau, mais les marins le prennent pour un sorcier de mauvaise aventure et l'abandonnent sur un radeau, au



milieu de l'océan. L'auteur de *Gulliver au Pays des Mensonges* se sert de la convention de Swift, celle du voyageur civilisé échoué dans un endroit impossible à identifier géographiquement, car l'Anglais Gulliver est emporté par la tempête vers une terre inconnue, au pays qui s'avère être la Kukunia. Ce pays est dirigé par le « Grand Granit », un dictateur odieux, et, suite à des aventures étranges et à de nombreuses intrigues inhabituelles, le héros du roman parvient à très bien connaître la vie difficile du peuple kukunais.

Gulliver est interrogé et torturé en tant qu'ennemi du peuple et espion goldanais. Ce n'est que grâce à son intelligence qu'il parvient à commuer sa condamnation à mort en condamnation au travail forcé. Une fois sorti de cet espace d'extermination, l'Anglais vit dans la capitale de Kukunia où, toléré par le régime, il a le droit à certaines libertés. Il a la possibilité de connaître de près les principales institutions de l'État aussi bien que la vie difficile du peuple kukunais.

Ion Eremia renonce au procédé stéréotype auquel Swift fait appel, celui de l'étranger naïf et bienveillant. Il met l'accent sur les « exploits » du héros et sur les événements qu'il traverse pour gagner la confiance tant des puissants, par tromperie, que des dissidents, par leurs qualités humaines. Ce n'est pas l'histoire personnelle de l'étranger qui compte, mais le cours des événements, plus exactement ce qui se passe dans le pays qu'il découvre, les aventures qu'il traverse. Il n'a pas l'occasion de parler de soi-même et de son pays d'origine, de son gouvernement, de son peuple et de ses lieux. Son statut n'est pas bien défini, il passe pour un Goldanais et il est traité comme tel, son appartenance à un État n'est reconnue qu'à la fin du roman.

Plus tard, il finira par lutter, à côté du groupe de dissidents, pour éliminer le Grand Granit et la Sainte Famille du pouvoir. À la

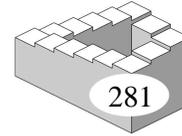
fin, Gulliver change son opinion sur les gens et veut rentrer chez lui afin de retrouver sa femme et ses enfants. Il reprend le voyage en mer, une tempête va le jeter au bord d'une contrée inconnue d'où il arrivera facilement dans son pays. Une fois arrivé, il ne pourra pas situer Kukunia sur une carte, d'où son statut utopique.

### 3. L'imaginaire de l'espace antiutopique et les relations qui s'y établissent

Pour revenir à notre angle d'approche, l'imaginaire de l'espace antiutopique dans le roman de Ion Eremia, nous constatons que le héros, l'Anglais Gulliver, fait naufrage dans une terre où il apaise sa soif et sa faim : il boit de l'eau et abat une corneille avec des pierres pour la manger ensuite avec quelques champignons. En avançant vers l'intérieur de l'île, il y découvre un grand mur épais : « C'était une sorte de fortification en pierre, haute d'environ sept pieds et large de cinq qui s'étendait comme une ceinture grisâtre dans les champs, à perte de vue. Sur le mur se promenaient, à pas mesurés, des gardes armés de lances, accompagnés par des clébardes »<sup>10</sup>.

Le mur de la cité idéale délimitait un territoire interdit coupant ainsi les connexions avec l'extérieur, se constituant cependant en limite qui pouvait être dépassée sans difficulté, un seuil symbolique dans un voyage initiatique. Les remparts de Kukunia en revanche, gardés par des soldats armés et des chiens effrayants sont un espace incertain, pour paraphraser J.-J. Wunenburger, un refuge troublé et troublant où règne la menace permanente de la dissolution ou de l'agression<sup>11</sup>.

Mais la faim détermine Gulliver à chercher une brèche dans le mur pour croûler à l'intérieur du pays, cela symbolisant le passage par la porte étroite dans une autre contrée, le *regressum ad uterum*. Il allait



apprendre plus tard que la ceinture en pierre, en fer et en feu entourait toute la Kukunia, afin de l'isoler du reste du monde. Or, d'après J.-J. Wunenburger, les fortifications d'une cité annoncent un espace incertain, un refuge inquiet et inquiétant où règne la permanente menace de la dissolution ou de l'agression<sup>12</sup>.

Arrivé dans une petite ville, le personnage étrangement habillé est capturé par les policiers, emprisonné, torturé et accusé de crimes atroces. Tout comme le héros de Swift, endormi par les Lilliputains afin de faciliter son transport, les yeux bandés, Gulliver est envoyé dans la capitale du pays et transporté, une semaine après, de nuit, sans connaître les endroits qu'il traverse ni les gens qui les habitent. Arrivé à destination, toujours de nuit, il est jeté « dans une cellule horrible des caves de la prison [...] une petite cellule d'anachorète, longue de cinq pieds et large de trois » qui ressemblait plutôt à un « caveau » qu'à une chambre. Cet endroit devient pour le héros « mon tombeau ». Il y éprouve la catabase, une régression vers son propre soi, un processus involutif vers son centre, processus nécessaire à toute initiation, car le héros doit se rendre digne de la mission qui devait lui être confiée, celle de contribuer à la libération du peuple kukunais de la tyrannie de son dirigeant. Le réduit où le héros passera les deux mois suivants invite à la recherche du mouvement, du changement, d'un nouvel équilibre, provoque une rupture de rythme, car la structure cube-voûte symbolise la dialectique du terrestre et du céleste, de l'imparfait et du parfait.

Dans une affreuse solitude, cette torture, plus perfide que celle physique à laquelle Cuit-Semelle, l'avait soumis, le héros met en mouvement son corps et sa pensée surtout en philosophant sur des thèmes existentiels, procédé qu'il appelle « acrobaties spirituelles », aussi bien qu'en créant et en jouant du théâtre. Enfermé dans son

univers égocentrique, le personnage crée mentalement des pièces de théâtre, de grandes tragédies dont les héros finissent par être heureux car les fautes de l'histoire sont réparées.

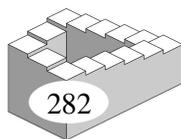
Il s'agit d'ailleurs d'un procédé bien connu parmi les détenus politiques des prisons communistes. Ion Eremia lui-même témoigne :

Ce fut là-bas que j'ai conçu en grande lignes les deux livres à sujets historiques, *Pepelea et Maria Butoiana* ; qui plus est, j'ai écrit dans ma pensée, mot après mot, en effaçant et en refaisant, et j'ai mémorisé en conditions d'isolement total, d'inaction, de faim et de froid, le roman *Turnul subteran – La tour souterraine*, pour occuper ma tête et pour éviter le sort d'autres confrères que la souffrance avait rendus fous<sup>13</sup>.

L'anabase, la sortie à la surface, est elle aussi marquée de péripéties, le héros continuant son chemin, toujours comme sujet, reconnaissant tacitement la suprématie de l'Autre, surtout que dans notre cas l'Autre (le pays de Kukunia avec son peuple) était totalement inconnu.

Torturé et jugé une fois de plus, accusé d'être Goldanais, c'est-à-dire espion de Goldanie, pays ennemi de Kukunia, l'Anglais Gulliver échappe grâce à son intelligence, pour être déporté quelque part en marge du royaume, vers l'extérieur, dans la fameuse Vallée des Serfs. Celle-ci représente dans le roman le Chenal Danube-Mer Noire, endroit où l'on accomplissait « la huitième merveille du monde » par l'inversion du cours du fleuve Dja-Djili.

L'organisation de notre espace est conditionnée par l'image formée suite à la manière dans laquelle nous nous rapportons aux autres. En tant qu'observateur, notre Gulliver découvre l'Autre en coquillages



successifs, en fonction de l'audace de sa propre bulle phénoménologique : afin d'entrer en relation avec celui-ci il l'étudie dans son propre espace<sup>14</sup>. Les rapports que Gulliver avait eu jusque là avec les autres, n'avaient pas été d'amitié, il avait lutté pour la reconnaissance du Centre, de la supériorité, contre Panta-Shek et Krakavil, le lieutenant du Grand Inquisiteur, car la philosophie de l'espace central est celle du conflit, de la lutte entre la supériorité du Soi et la supériorité de l'Autre<sup>15</sup>.

En nous rapportant à Moles et Rohmer, nous pouvons dire que, par rapport à sa situation initiale de simple point, d'accident dans l'espace, tout comme les autres condamnés de la Vallée des Serfs, le héros du livre de Ion Eremia se trouve encore en lutte contre soi-même, contre ses instincts humains, car, même si bien enfermé dans sa bulle phénoménologique, il est soumis aux supplices de la faim.

Le fouet du contremaître était une bénédiction par rapport au knout de la faim perpétuelle – dit-il. Hélas ! les morsures impitoyables de la faim ne venaient pas seulement de l'estomac, mais de chaque partie de son corps. La faim s'était blottie en chaque atome de matière vivante. Elle cria dans chaque cellule, dans chaque organe, elle avait pénétré ses os, son sang, son cœur, ses reins, ses poumons, son cerveau, toutes les parties les plus cachées de son corps. Que sont devenues en moi les soi-disant « vertus morales » ? Tout ce que la famille, l'Église, l'école, la société et la civilisation avaient bâti avec tant de soin, sur le fondement précaire des penchants bestiaux s'était effondré comme un château de cartes à jouer. J'aurais menti, j'aurais trompé, j'aurais juré faux, j'aurais volé, j'aurais tué si j'avais eu la certitude que tout

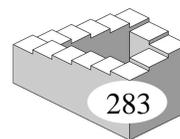
cela pouvait me sauver des pattes de l'ogre Faim. Heureusement que ces glissements dans le tourbillon des instincts ne duraient que quelques instants, nous rassure Gulliver. Suffisamment pour avoir, en toute sa nudité, la véritable image de l'être humain, de ma propre personne, de la lignée dont je fais partie<sup>16</sup>.

Heureusement, le héros trouve une issue, il utilise « l'imagination » comme remède contre ses souffrances.

Dans les sociétés fermées la terreur domine, la première étape dans la création d'un État pareil supposant l'extermination de l'ennemi, non pas sa persuasion. C'est ce qui arrive dans l'endroit où sont déportés les « ennemis du peuple », la terreur constituant une arme politique devenue symbole du pouvoir totalitaire. Ce n'est que celle-ci, nous dit Wunenburger, qui permet en fait d'assurer l'égalité complète par contrainte totale<sup>17</sup>.

À un moment donné, dans le paysage du roman apparaît un nouveau personnage, Lola, le chef secret des dissidents, avec lequel Gulliver va renouer des rapports d'amitié, parvenant à gagner sa confiance. Dans la Vallée des Serfs, pleinement conscients du pouvoir de l'autre dont ils profitent pour survivre dans un régime d'extermination, les deux ne luttent pas pour établir la centralité. La reconnaissance de Lola viendra beaucoup plus tard, avec l'effondrement du système granitiste, vu que Gulliver continuait à rester un étranger désireux de rentrer chez lui.

Comme il a été dit, pour l'observateur impartial, le héros central était, comme tous les autres condamnés, un accident local. Mais au moment où on prouve que Gulliver est un bon médecin, son statut change. Il devient une personne sollicitée dans tous les coins de la Vallée des Serfs, tant par les condamnés que par les surveillants ou les



travailleurs rémunérés. Notre personnage devient maintenant un observateur, il a l'occasion de se forger une image d'ensemble de la Vallée et commence son « voyage » vers le centre.

Il constate ainsi qu'il se trouve sur une immense scène où on donne une représentation avec les gens du lieu comme acteurs et les contremaîtres comme metteurs en scène. La passion du peuple kukunais pour l'art dramatique était d'ailleurs bien connue et l'ironie des scènes de la Vallée des Serfs est poignante. Tout ce qu'on y faisait était un théâtre authentique. Le matin, nous raconte l'Anglais Gulliver,

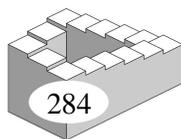
[...] dès qu'on se réveillait, le théâtre commençait par le lavage. On avait besoin d'un talent particulier dans l'interprétation de ces gestes pour que quelqu'un qui regardait puisse dire qu'on s'est lavé. Et cela non pas parce que le savon manquait en totalité, ce n'était qu'une bagatelle, mais parce qu'on n'avait pas d'eau. Oui, on se lavait sans eau ! Comment on y parvenait ? Tout simplement à l'aide de l'art dramatique. Il aurait été plus simple, il est vrai, si on l'avait fait à l'aide de l'eau, car il n'y avait pas plus d'une lieue qui nous séparait de ce liquide précieux qui coulait tranquillement dans le grand fleuve. Chose irréalisable parce que l'administration du chantier avait trouvé qu'il aurait constitué un gaspillage impardonnable que de la transporter pour d'autres besoins que boire et faire bouillir la nourriture. [...] Ceci dit, même si on n'avait pas d'eau, on était tout de même obligés de se laver. Pourquoi ? Tout simplement parce que le lavage était prévu dans le programme journalier par les chefs du chantier, approuvé par le gouvernement et publié dans toute la presse kukunaise<sup>18</sup>.

Venait ensuite « la prière du matin » où des remerciements ardues étaient prononcés devant la statue du Grand Granit postée dans tous les coins du chantier. La scène du petit déjeuner, en revanche, était bien muette, car il n'y avait rien à manger mais l'heure du programme devait être respectée. Et ainsi de suite.

La vie des gens rémunérés n'était pas de beaucoup meilleure car, même s'ils étaient logés dans des maisons bâties sur la terre et non pas dans des baraques, ils vivaient à dix dans un espace insalubre aux murs fissurés. Tout de même, sur les pancartes accrochées aux avant-toits, ils se déclaraient contents et heureux, invitant tout le monde dans leur « palais » paradisiaque. Leur nourriture n'était pas très riche en calories car, entrant dans l'auberge appelée « À la régalande royale » :

Une odeur puissante a attaqué mon nez. Partout des tables peintes par des mouches, des chaises boiteuses, des pots en terre ébréchés. Curieux, j'ai regardé les convives pour voir « le régal ». Je n'ai trouvé autre chose que des gens affamés qui avalaient comme des goinfres beaucoup de pommes de terre bouillies. Ils prenaient de temps en temps une gorgée d'eau. Cela devait être le régal des empereurs des lieux. Évidemment, aux poutres fumées du plafond étaient accrochées toutes sortes d'inscriptions qui bénissaient et glorifiaient la vie riche des constructeurs héroïques<sup>19</sup>.

Le tableau le plus fascinant, qui a le plus attiré l'attention des commentateurs de l'œuvre de Ion Eremia, est celui de la visite d'une délégation étrangère à laquelle on présente « La Ville en carton et le bonheur de rembourrage ». À la place des cabanes misérables habitées par les prisonniers, les



« architectes de talent » avaient placé des panneaux géants présentant un petit bois très bien réalisé. Le tableau était féérique et les maisons des travailleurs étaient, elles aussi, totalement changées :

[...] des tapisseries en soie, des rideaux pourpres, des meubles en bois de rosier, des tapis persans, des couvertures en tissus arabes, des sofas habillés en velours, des porcelaines chinoises, des statuettes en ivoire, des miroirs de cristal et toutes sortes d'autres merveilles. Nous nous sommes arrêtés dans la salle à manger. Ici, des contremaîtres potelés se régalaient de toutes sortes de gourmandises. Ils nous accueillirent en toute joie, nous embrassèrent et prièrent les hôtes d'honneur de transmettre à leurs frères travailleurs du pays qu'ils représentaient leur salut chaleureux et le souhait qu'ils acquiescent à leur tour de quoi vivre tout aussi heureusement<sup>20</sup>.

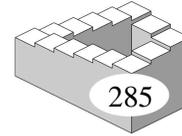
Mais au moment où les détenus déjouent les plans des autorités et démasquent toute la mascarade, un des invités s'exclame : « Voici le bonheur kukunais : le bonheur de remboursement »<sup>21</sup>.

Comme nous l'avons déjà dit, l'étape suivante de la connaissance est celle du départ du héros de l'extérieur vers l'intérieur, vers le centre, vers la capitale de Kukunia, qu'il avait traversée auparavant sans cependant la connaître d'une manière ou d'une autre. Avant d'être condamné, Krakavil avait proposé à Gulliver d'écrire un livre sur le bien-être du peuple kukunais, mais c'est maintenant à peine que notre personnage trouve la motivation nécessaire, qu'il est préparé à l'écrire, tout en mimant sa conversion au granitisme. Il fera cela sous l'impulsion de Lola car, en gagnant ainsi la confiance des autorités, il sera de beaucoup plus

utile dans la capitale du pays que dans la Vallée des Serfs. Et si le voyage vers le chantier a été infernal à cause des roues ovales de la charrue, maintenant, avec les privilèges acquis, il voyage dans une litière en or aux coussins doux, en pourpre et soie ; les rideaux des fenêtres sont pourtant épais pour ne pas voir par où il passe car il n'a pas encore gagné le droit de circuler sans entrave sur le territoire, le droit de savoir plus sur la mystérieuse Kukunia.

Dans la capitale, il écrit le livre promis et entre dans les grâces de la Sainte Famille. C'est le temps de circuler librement dans les territoires de Kukunia, sans éveiller des soupçons. Cette chose est possible parce que le système, comme tout système qui se veut parfait, comprend de bien nombreuses brèches. La terreur du pouvoir crée une tolérance parce qu'il n'y a pas d'adhésion intime au projet totalitaire et la vérité du pouvoir totalitaire ne le demande pas non plus, surtout que le peuple kukunais ne fait aucun investissement dans le système de valeurs et d'idéaux du pouvoir. Les sujets n'ont pas accès à la politique, s'installant ainsi dans une sorte de « scepticisme anhistorique » pour évoquer J.-J. Wunenburger. Dans cette atmosphère irréelle, la rhétorique de l'État tourne dans le vide même si celui-ci prend les décisions au nom du peuple. Le citoyen de l'État totalitaire s'abaisse dans une sorte d'assombrissement et de tristesse, les sœurs de la sérénité grave des citoyens de l'utopique<sup>22</sup>. Chacun se retire du grand projet, mais sans le nier, ce qui fait que le gris froid de l'univers totalitaire rend compte de la pérennité apaisée de ces sociétés enfermées dans un espace totalitaire physique et mental, celui d'une rationalité qui englobe le rêve de l'égalité<sup>23</sup>.

A côté du savant Bon Remède, l'homme de confiance du Lola révolté, Gulliver aide ses amis en arrachant à la mort Polla et Lola et en se satisfaisant certaines curiosités liées aux institutions et aux gens



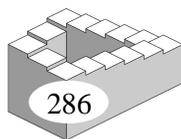
des lieux. Il a accès aux différentes institutions de l'État et constate avec stupéfaction qu'il s'agit d'espaces fonctionnels impropres. Sur la typologie de l'espace personnel, celui du monde intérieur, A. Moles et E. Rohmer affirment que c'est une constante de l'âme de l'être social. Tout individu construit une « coquille » autour de soi<sup>24</sup>. Le premier « mur » élevé entre le Moi et le monde est la peau, considérée comme la limite du corps humain qui détermine la différence entre la nature et l'Être. Les vêtements sont une extension de la peau, une deuxième peau sous laquelle se cache le Soi. Qui plus est, chaque individu a une sphère personnelle d'activité où il bouge et agit – par exemple le berceau pour un nourrisson, le bureau pour l'homme d'affaires, la chaise pour le paralytique, l'écritoire pour l'écrivain, la cabine de l'avion pour le pilote, etc. C'est dans cette sphère, dans cette « bulle phénoménologique »<sup>25</sup>, que se produit une extension du geste autonome qui déterminera une théorie du mobilier fonctionnel. La strate suivante serait représentée par l'habitation et ainsi de suite. L'habitation est composée de « coquillages » secrets, la chambre représentant un territoire fermé du point de vue optique, avec une forme unitaire.

Un exemple édifiant pour notre affirmation concernant les espaces impropres se concrétiserait dans la description du Palais des Écrivains que l'Anglais Gulliver va visiter. Les écrivains y sont cantonnés comme dans l'armée, ils sont vêtus d'uniformes, et dans la cour arrière se trouve un vrai camp militaire où certains défilent, d'autres se fendent comme pour l'escrime avec des sabres en bois, d'autres chevauchent des chevaux en bois, et d'autres encore, rassemblés en petits groupes, écoutent des articles kukunais sur la littérature. Les sociétés totalitaires sont « logocra-tiques », car l'art de la parole est étroitement lié à la réalité, le rôle du discours y étant

capital. Le langage totalitaire devient la seule réalité, il engendre des impostures, car le réel ne peut pas être modifié ni recréé. Le héros apprend également que personne n'écrit au hasard, mais d'après une « liste de commandes », qui apparaît chaque année conformément aux lois du commerce. « Cantonnés » au Palais pour pouvoir être surveillés plus facilement, les écrivains habitent des chambres modestes et vont dans leurs familles seulement à l'occasion des fêtes.

Le plus âgé d'entre eux, Ciuka, se confesse à Gulliver, en avouant que, après avoir perdu sa femme dans la lutte contre le régime, il a préféré renoncer à sa dignité pour sauver ses enfants : il se baigne maintenant dans la boue du palais des Écrivains où il avait « contraint sa conscience » et avait « menti en plusieurs centaines de pages pour une tranche de pain »<sup>26</sup>. Vaincu par le système granitiste, après avoir réalisé ce qu'il avait perdu par la mort de sa femme, sacrifiée pour ses enfants, le vieil écrivain, les larmes aux yeux, raconte :

J'ai juré alors de jeter à la poubelle mes préjugés, ridicules pour le monde dans lequel je vivais. Je me suis débarrassé ainsi de « l'honneur » et de la « dignité » pour entrer au service du granitisme. Depuis des années et des années je me roule dans la boue. Je mens avec effronterie, et je trompe la bonne foi des lecteurs d'autres pays qui ne connaissent pas le vrai visage du granitisme. J'outrage la souffrance du peuple en la glorifiant. Je mens, je trompe, je trahis dix fois par jour. Je suis un philosophe charlatan, un marchand d'idéaux et un bordel littéraire. En revanche, mes enfants ont grandi, ils sont bien portants et j'espère qu'ils vont vivre les jours quand les bourreaux du peuple kukunais s'écraseront



sous le poids de leurs infamies. C'est tout<sup>27</sup>.

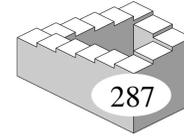
L'Académie Kukunaise fonctionnait d'après un texte granitiste – « Le ciel est de guingois, le monde est de travers/ L'être humain est nigaud et sans force/ Que le chaos devienne harmonie !/ Que le faible devienne fort ! » – texte trouvé dans le célèbre livre intitulé *L'histoire d'un génie inégalable*, écrite par le Grand Granit avant d'arriver au pouvoir et considéré maintenant un livre de chevet, le plus important de tout ce qu'on avait écrit. Dans cette « Cité des merveilles », Gulliver découvre la raison pour laquelle les charrues se déplacent avec tant de difficulté, notamment le fait que le Grand Dirigeant y avait arrondi la valeur du  $\pi$  de 3,14 à 3. Cette « découverte », adoptée ultérieurement par tout le peuple kukunais a mené à l'apparition de la charrue aux roues trapues. Nous rappelons parmi les « merveilles » de cette Académie, le travail d'amélioration de l'homme et de la nature. Les chercheurs voulaient obtenir une espèce perfectionnée d'être humain qui n'ait plus besoin de nourriture ou de chauffage, ces éléments étant considérés comme des imperfections. Parmi leurs recherches on pouvait donc rencontrer le prototype de l'homme-sans-estomac, de l'homme-herbivore, de l'homme-fourré ou de l'homme-mangeur-de-terre. Autrement dit, on voulait obtenir un « animal rentable » qui consomme peu et ait un rendement élevé.

La curiosité de Gulliver ne s'arrête pas seulement aux institutions de l'État, il observe également la vie des villes et des villages de Kukunia. Ainsi, les gens des villes sont des ombres tristes et torturées tandis que les jeunes et les enfants sont graves, moroses, prématurément vieillissés, écrasés par la tristesse de ce qui se passe autour d'eux. Si chez Swift, en Lilliput, il y avait des centres d'éducation des enfants qui y recevaient une instruction mais étaient

privés de l'affection des parents, en Kukunia les enfants souffrent à côté de leurs parents qui se sacrifient pour eux. La misère, le sous-développement et la terreur permanente, les tons gris et sombres, les gens affamés habillés tous en salopettes, revenant du travail tard au soir, les enfants et les vieillards faisant la queue pendant des heures et des heures – voici l'atmosphère dans laquelle vivent les gens simples dans les villes kukunaises. Car on ne peut pas dire la même chose des dignitaires qui vivent dans l'oisiveté à l'intérieur des palais, se régalaient de repas exotiques, sont gras, « vaillamment costauds » et « extraordinairement bien nourris », car ils apportent leurs meubles, leurs habits et leurs aliments « de l'autre côté ».

Avec nous l'histoire change – dit la femme du grand journaliste Bilă. Pour nous une chose pareille est acceptée, surtout que nous ne payons pas des droits de douane, nous les apportons en cachette. Comment pourrait-on se débrouiller autrement si on n'apportait pas ce dont on a besoin de *l'autre côté*, parbleu, si nous, les choisis, qui nous rompons les os pour la gloire et le bonheur du peuple, ne vivions comme il faut, où, diable, arriverait-on ?<sup>28</sup>.

Les Kukunais étaient discrets et soumis, car sur leurs têtes menaçait en permanence la peur qu'ils pourraient être arrêtés et condamnés n'importe quand pour une faute qu'ils n'auraient pas commise, dénoncés par leurs semblables ou même par des membres de leurs propres familles. Cet état était maintenu par les fors supérieurs car l'individu qui peut être pris n'importe quand à l'improviste se trouve en permanence à la disposition de l'État, de la collectivité, par la menace qui guette en permanence sur sa personne et sa propre famille. Comme dans tout État totalitaire, le citoyen de l'utopie se soumet volontairement aux lois contraignantes,



il entre dans le rythme de la collectivité, rythme maintenu par la force extérieure qui ne peut pas être identifiée et, qui plus est, qui ne peut pas être attribuée à l'État. La terreur maintient une tension qui contraint chacun à « se fondre dans le grand Tout »<sup>29</sup>. La terreur fonctionne par l'indifférenciation même, elle est omniprésente, chacun étant surveillé par l'autre et le surveillant à son tour.

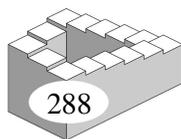
Les femmes, obligées de travailler pour la subsistance à côté des hommes afin d'entretenir leurs familles, portaient des vêtements laids, « traînaient » leurs pas, les dos courbés, les regards troubles, elles semblaient fatiguées et épuisées. Elles travaillaient dans les champs, « sur le chantier, dans des ateliers, dans les échoppes, partout où il y avait quelque chose à faire... pour le bien-être du Pays... de Granit. Chez nous, la femme fait tous les métiers : elle est fouilleur, col bleu, maçon, charron, ferrailleur, bûcheron, valet d'écurie, porcher, enfin, elle est tout sauf mère d'enfants »<sup>30</sup>. Les femmes kukunaises seraient beaucoup plus heureuses à la maison avec leurs enfants, mais ceci signifierait la mort par la famine car ce que les maris gagnent est insuffisant. C'est une régression immense par rapport à l'époque florissante de l'entre-deux guerres quand elles avaient gagné certains droits. C'est un retour vers l'époque où les femmes souffraient à cause des lois imposés par Vasile Lupu, Matei Basarab, Callimachi, Caragea, etc. Dans ses recherches sur l'évolution de la femme des années 1860-1870, Odette Arhip remarque : « Romanian women worked in very difficult conditions, while very small earnings [...], for too many hours each day and enduring as well legal injustice... »<sup>31</sup>.

Les Kukunais sont totalement opposés aux personnages de l'œuvre de Swift. Par exemple, tandis que les Houyhnhnms passaient leur temps « dans la contemplation et la pratique de toutes les vertus et l'absence

de toute tentation, de tout exemple vicieux »<sup>32</sup>, en Kukunia même les gens les plus simples étaient obligés de recourir à différents subterfuges pour subsister. Les paysans étaient si cruellement exploités par l'État qu'ils devaient acheter des produits pour payer leurs taxes, impossibles à honorer, vers le même État. L'issue était le vol censé compenser les insuffisances de la vie de tous les jours.

Comme tout peuple trouvé sous un régime totalitaire, le peuple kukunais ressemble en quelque sorte aux personnages de Canetti<sup>33</sup> de *Die Blendung*, des êtres qui ne luttent que pour la nourriture et pour l'amour et dont les aspirations vont vers la transformation en une espèce animale supérieure appelée « massa ». Les actions au sein de la massa sont désintéressées même si elles contreviennent à l'intérêt personnel des individus. Il n'y a pas dans ce roman de Moi, de Tu, de Lui, chaque individu veut la même chose, tous forment un tout. Lorsqu'un individu constate que son existence dans la « massa » ne le satisfait pas, il n'en sort cependant pas, il continue pour différentes raisons, et ce n'est que la Raison en elle-même qui pourrait le sauver.

La massa de Canetti correspond à l'état de minorat rencontré chez Kant, état dont l'individu se rend coupable et dont il peut sortir en s'« illuminant ». Tu es en minorat lorsque tu te laisses conduire sans utiliser ton jugement, quand tu manques de courage, devenant ainsi responsable de ton état. Kant croyait que l'individu pris dans cet engrenage a du mal à se libérer, tandis que le groupe en devient capable. Parmi ceux qui composent la massa il y a des personnes avec une instruction qui leur permet de s'« illuminer » pour devenir des leaders, des tuteurs de la foule. Leur devoir est de transmettre l'esprit d'une évaluation rationnelle de sa propre valeur et de la mission qui revient à chaque être humain, à savoir celle



de penser indépendamment<sup>34</sup>, même si le chemin vers la lumière s'avère difficile. Cependant, Kant pense que, même si le despotisme est écrasé, la mentalité des gens qui ont constitué la massa, ce minorat, ne peut plus être modifiée, réformée, il n'y aura que de nouveaux jugements censés diriger une foule qui ne juge pas de par elle-même. La dilution de l'utopie dans l'histoire est d'abord assurée par le phénomène de désindividualisation, d'homogénéisation des strates sociaux, nous dit J.-J. Wunenburger. Tous les gens doivent être identiques, le totalitarisme consistant dans l'anéantissement de l'individu concret, la mise à niveau se réalisant, paradoxalement, au nom de l'égalité.

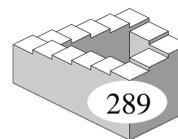
L'espace où se trouve Gulliver s'avère chargé de négativité, c'est un enfer terrestre dont les contradictions produisent de l'étonnement. Les gens dont la liberté est prêchée à haute voix sont en réalité prisonniers en leur propre pays, des serfs auxquels on demandait en plus de « sauter de joie et de crier que lui, le serf, était l'être le plus heureux du monde, que sa vie était un rêve, une bénédiction, un véritable coin paradisiaque »<sup>35</sup>; la richesse n'y est qu'apparence car le peuple vit dans la misère et la pauvreté tandis que les détenteurs de positions importantes vivent dans l'opulence; même si en apparence ils ont les droits les plus généreux du monde entier, ils ne vivent que pour glorifier Granit.

Le cercle devient de plus en plus étroit pour permettre à Gulliver d'arriver près du centre, près du Grand Granit. L'accès lui est facilité par son nouvel « ami », le journaliste Bilă, celui qui allait remplacer le Grand Granit après sa suppression par Leva. Dans le système pyramidal du pouvoir, ceux situés à la base ont des noms et des fonctions dont ils sont responsables. Vers le haut, avant le Grand Granit, se situe la Grande Famille, une structure dans laquelle les fonctions sont dépersonnalisées – pour pouvoir

éviter les accusations, tout se réduisant à la volonté et au pouvoir collectif – sans minimiser cependant le culte de la personnalité du tyran.

Devenu, à côté de Bilă, député au Parlement kukunais, Gulliver voyage dans le pays lors du tournoi électoral et découvre que, à l'extérieur de la capitale, existaient des groupes de révoltés. À son retour il apprend que ses intrigues ont été découvertes et que son ami Bon Remède avait été arrêté. Une émeute inévitable éclate au moment même des manifestations organisées à l'occasion de l'anniversaire de grand dirigeant « bien aimé », et couvre tout le pays. Les gens libérés du cauchemar granitiste sont accablés par le bonheur, ils circulent dans les rues sans savoir où ils vont, ils chantent, ils s'embrassent. Chacun veut pleinement vivre dorénavant à sa soif. Le peuple sorti dans la rue détruit tout ce qui lui rappelle « la bête en Granit », sa « femme maléfique » et la Sainte Famille, détruit les palais des dignitaires et du « père du peuple kukunais », les statues du Granit, fait brûler les livres du « titan de la pensée humaine », juge ses tortionnaires et les condamne tous à mort.

Dès que Lola est installée au pouvoir, Gulliver reçoit la permission de rentrer chez soi, chez sa famille, surtout que, après cette expérience, le héros a changé son opinion sur les gens. Pendant son voyage en mer avec l'équipage, il est cloué au lit par une maladie inconnue jusqu'au Cap de la Bonne Espérance où sa frégate fait naufrage le laissant de nouveau seul. « De cette manière, je ne peux rien apprendre au lecteur sur le chemin suivi à mon retour de Kukunia, ni où ce pays dont je vous ai dévoilé tant de merveilles se trouve »<sup>36</sup>.



#### 4. Conclusions

Voici donc l'histoire d'un être qui pé-nètre en tant qu'observateur dans un espace inconnu, un espace plein<sup>37</sup>, entouré par des frontières au-delà desquelles des choses étranges se passent. L'espace n'est ni isotrope, avec des propriétés indépendantes, ni neutre, c'est un champ de valeurs dans lequel l'imaginaire est transposé dans le réel beaucoup plus que le réel dans l'imaginaire.

*Gulliver au Pays des Mensonges* est une antiutopie, le résultat textuel de la pensée antiutopique d'un homme qui a vécu le régime stalinien et qui offrait, en 1958, un tableau d'étonnantes coïncidences avec les événements qui allaient se produire après 1970.

Comme l'antiutopie est un signal d'alarme, Ion Eremia tente d'attirer l'attention sur le danger représenté par les « insomniques de la perfection, en leur démontrant que la création d'une utopie pareille n'est que perte de temps, une tentative échouée »<sup>38</sup>. Gulliver est un écran qui reflète l'image de tout ce que le réel n'est pas. L'auteur y fait ressortir le présent, en invoquant un futur qui va dépasser les limites de ce présent<sup>39</sup>. Il ne propose pas un univers parallèle mais extrait le mal existant dans le monde réel pour l'annuler.

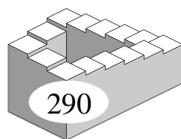
Une fois éliminé des rangs du pouvoir, Ion Eremia se manifeste par l'écriture car, si on ne s'oppose pas au régime injuste, le risque de la contamination et de l'impossibilité de sortir de la « massa » s'installent. Comme beaucoup d'autres, Ion Eremia a pris position contre l'utopie communiste en écrivant un texte violemment critique à l'adresse du système totalitaire qui allait s'installer en Roumanie – une extraordinaire anticipation tant du régime totalitaire que de la chute de celui-ci par une révolution réalisée par le peuple – une antiutopie restée pendant longtemps méconnue. Par sa tentative de

continuer les voyages de Lemuel Gulliver, Ion Eremia s'inscrit parmi ceux qui, en suivant la convention de Jonathan Swift ont inventé de nouvelles races, monstrueuses, et des royaumes fantastiques<sup>40</sup>.

#### Addenda. Sur Ion Eremia

Une courte présentation de Ion Eremia, auteur moins connu dans la littérature roumaine<sup>41</sup>, nous semble nécessaire. Son antiutopie est étroitement liée à sa destinée. Né le 5 mai 1913 à Constanța, il est voué à une carrière militaire. Il commence ses études au Lycée Militaire de Chișinău et continue par l'École Militaire du Génie. Nous le trouvons en 1935 à Timișoara où, une année plus tard, il fera des études techniques à l'École d'Applications du Génie (1936 și 1938), ce qui lui permettra d'inventer la « torpille terrestre dirigée » (il sera obligé de lutter pendant des années pour obtenir le brevet d'invention). C'est toujours à partir de 1936 qu'il suit, pour une courte période de temps, les cours de la Faculté de Lettres et Philosophie de Bucarest. Cette dernière période est définitoire pour sa future activité littéraire.

Après l'entrée de la Roumanie en guerre, le jeune sous-lieutenant participera activement à la deuxième conflagration mondiale, en luttant à Chișinău, Tighina et finalement en Ukraine où il sera commandant de campagne. Il monte avec rapidité les échelles de la carrière militaire devenant capitaine en 1944, et major en 1946. En 1949, il deviendra lieutenant colonel, colonel en 1950 et, deux années plus tard, général major. Il a été aussi sous-secrétaire dans le Bâtiment et le logement des troupes, chef de la Maison Centrale de l'Armée, commandant de l'Académie Militaire Politique, et député dans La Grande Assemblée Nationale. Il a été également rédacteur en chef de



Après la mort de Staline (1953), le général Ion Eremia entre en disgrâce, notamment par rapport à la direction du Parti des Travailleurs Roumains, dont il était membre. Les raisons réelles de cette disgrâce restent encore inconnues. On sait seulement que Ion Eremia plaidait ouvertement pour l'analyse du culte de la personnalité du « grand chef » et pour la reconstitution du Parti des Travailleurs Roumains. Petre Răileanu nous dit : « Sa très importante faute : il était resté un homme honnête avec les habitudes de l'intellectuel accoutumé à réfléchir et à s'exprimer librement »<sup>42</sup>. D'ailleurs, il n'était pas le seul en disgrâce, car, une fois la guerre finie et les Russes installés dans le pays, une série de généraux et d'autres officiers roumains, combattants sur le Front de l'Est contre les forces soviétiques, ont été éliminés de l'armée sous diverses raisons, beaucoup d'entre eux étant arrêtés et condamnés à de longues années de prison.

Ainsi, le 30 avril 1955, par un arrêté de la Grande Assemblée Nationale, Ion Eremia est libéré de sa fonction de suppléant du ministre des Forces Armées, et, en juin 1955, le Bureau Politique du PTR va nommer une commission « afin d'établir le comportement du général Ion Eremia ». La même année, quelques mois plus tard, il sera passé en réserve par un décret du présidium de GAN, pour que le 17 avril 1956 il soit exclu des rangs du PTR. Une année plus tard, Ion Eremia occupera le poste de fonctionnaire à l'Inspection Commerciale de l'État.

Révolté par les abus soufferts, il travaille pendant deux ans à un roman qu'il va finir le 11 septembre 1958. Il s'agit de *Gulliver au Pays des Mensonges*, volume qu'il essaye de faire publier en France. Malheureusement, le marin Pompiliu Pănescu,

chargé de cette mission par la sœur du général, va remettre le manuscrit à la Sécurité.

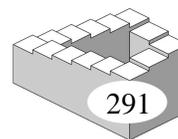
La suite est facile à supposer. Ion Eremia est arrêté (le 17 octobre 1958) et jugé avec sa famille. Le 27 octobre 1959, il est condamné à 25 années de travail forcé pour le « crime de machination contre l'ordre social par agitation » et à 14 ans de prison dure, pour « complot à la tentative de crime de trahison de la patrie ». Il a été emprisonné à Jilava, à Râmnicu-Sărat et à Aiud.

Cependant, le 24 juillet 1964, Ion Eremia sera libéré par le célèbre Décret du Conseil d'État n° 411, à côté de tous les détenus politiques qui avaient survécu aux prisons communistes. Son premier souci a été de protéger sa famille, ce qui fait que, la première épouse du général et ses deux enfants s'établissent définitivement aux États-Unis où ils seront protégés. Quatre années plus tard, en 1970, Ion Eremia est réhabilité et, en 1971, il épouse pour la deuxième fois Nicoleta Eremia, avec qui il va adopter deux enfants orphelins à côté desquels il restera jusqu'à sa mort, survenue le 23 février 2004.

À part *Gulliver au Pays des Mensonges*, Ion Eremia est l'auteur d'autres romans, la plupart publiés à Editura Militară, probablement la seule maison d'édition assez sage et courageuse pour affronter la censure. Il s'agit de *Popa Stoica (Père Stoica, 1971)*, *Neînfrinții din Țara Zimbrilor (Les invincibles du Pays des Bisons, t. I, 1986 ; t. II, 1987)* et *În triumf prin Țarigrad (En triomphe au travers de Tsarigrad, 1989)*. En 2003, il sortira *Insula Robinson (L'île Robinson)*, à Fundația Academia Civică.

#### Bibliographie (sélective)

Antohei, Sorin, *Civitas imaginalis. Istorie și utopie în cultura română*. Ediția a II-a revăzută. Cu un Post-scriptum din 1999, Polirom, 1999.



Antohi, Sorin, *Utopica, Studii asupra imaginarii sociale*, București, Editura Științifică, 1991.

Braga, Corin, *Du paradis perdu à l'antiutopie aux XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Editions Classiques Garnier, 2010.

Câmpan, Diana, *Gîtul de lebedă. Utopiile răsturnate și confesiunile mascate ale lui A.E. Baconsky*, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 2003.

Eremia, Ion, *Gulliver în Țara Minciunilor*. Prefață de Petre Răileanu, București, Editura Fundației Culturale Române, 1992.

Kant, Immanuel, *Ideea critică și perspectivele filozofiei moderne. Kant prin el însuși*, ediție, traducere și note de Alexandru Boboc și Liviu Stroia, București, Editura Paideia, 2000.

Marin, Louis, *Utopiques: Jeux d'espace*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1998.

Moles, Abraham A., Rohmer, Élisabeth, *Espace et Liberté*, in *Psychologie de l'espace*, Belgique, Casterman, 1972.

Racault, Jean-Michel, *L'Utopie narrative en France et en Angleterre. 1675-1761*, The Voltaire Foundation at the Taylor Institution, Oxford, 1991.

Swift, Jonathan, *Călătoriile lui Gulliver*. Traducere și prefață de Leon Levitchi. Prefață și tabel cronologic de Vera Călin, București, Editura Minerva, 1971.

Wunenburger, Jean-Jacques, *Utopia sau criza imaginarii sociale*. Traducere de Tudor Ionescu, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 2001.

## Notes

<sup>1</sup> Sorin Antohi, *Utopica. Studii asupra imaginarii sociale*, București, Editura Științifică, 1991.

<sup>2</sup> Northrop Frye apud Sorin Antohi, *op. cit.*, p. 20-21.

<sup>3</sup> Frye apud Antohi, *Utopica*, p. 21.

<sup>4</sup> La première qualité fait référence au

comportement de la société, décrit comme un rituel – le narrateur est accompagné dans cet espace par une personne qui s'identifie à la société dont elle fait partie ; il porte un dialogue explicite avec cette personne : on adresse des questions, on donne des réponses et on formule des objections. C'est de ce dialogue que découle la deuxième qualité de l'utopie, car les actes apparemment irrationnels deviennent rationnels suite aux explications – « une société utopique est gouvernée par la coutume devenue rituel ou par un comportement social prescrit ayant une explication rationnelle » (Northrop Frye, apud Sorin Antohi, *op. cit.*, p. 20).

<sup>5</sup> Sorin Antohi, *op. cit.*, p. 20.

<sup>6</sup> Raymond Trousson apud Sorin Antohi, *Utopica. Studii asupra imaginarii sociale*, București, Editura Științifică, 1991, p. 21.

<sup>7</sup> Herbert Marcuse, apud *Ibidem*, p. 223.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 224.

<sup>9</sup> Diana Câmpan, *Gîtul de lebedă. Utopiile răsturnate și confesiunile mascate ale lui A. E. Baconsky*, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 2003, p. 102.

<sup>10</sup> Ion Eremia, *op. cit.*, p. 28 (la traduction de toutes les citations nous appartient).

<sup>11</sup> Jean-Jacques Wunenburger, *Utopia sau criza imaginarii sociale*. Traducere de Tudor Ionescu, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 2001, p. 41-42.

<sup>12</sup> *Ibidem*.

<sup>13</sup> Ion Eremia, *op. cit.*, p. 334.

<sup>14</sup> Voir Abraham A. Moles, Élisabeth Rohmer, *Espace et Liberté*, in *Psychologie de l'espace*, Belgique, Casterman, 1972, p. 7-27.

<sup>15</sup> « La philosophie de l'espace Centré est une philosophie du *conflit*, du combat entre la prééminence du Moi et de la prééminence de l'Autre », Idem, 3. *Phénoménologie de l'Espace et perception de l'autre*, in *op. cit.*, p. 11.

<sup>16</sup> Ion Eremia, *op. cit.*, p. 59.

- <sup>17</sup> Jean-Jacques Wunenburger, *op. cit.*, p. 265.
- <sup>18</sup> Ion Eremia, *op. cit.*, p. 62-63.
- <sup>19</sup> *Ibidem*, p. 70.
- <sup>20</sup> *Ibidem*, p. 77.
- <sup>21</sup> *Ibidem*, p. 79.
- <sup>22</sup> Jean-Jacques Wunenburger, *op. cit.*, p. 269.
- <sup>23</sup> *Ibidem*.
- <sup>24</sup> Voir Abraham Moles, Élisabeth A. Rohmer, *op. cit.*, p. 42.
- <sup>25</sup> *Ibidem*, p. 45.
- <sup>26</sup> Ion Eremia, *op. cit.*, p. 216.
- <sup>27</sup> *Ibidem*, p. 218-219.
- <sup>28</sup> *Ibidem*, p. 268.
- <sup>29</sup> Jean-Jacques Wunenburger, *op. cit.*, p. 266.
- <sup>30</sup> Ion Eremia, *op. cit.*, p. 193.
- <sup>31</sup> Odette Arhip, *Romanian Journalism and the First Women Writers – Initiators of Feminism*, in *Annales Universitatis Apulensis, Series Philologica*, No. 13, Alba Iulia, 2012.
- <sup>32</sup> J. Swift, apud Corin Braga, p. 349.
- <sup>33</sup> Canetti apud Sorin Antohi, *Utopica*, p. 224-225.
- <sup>34</sup> Immanuel Kant, *Ideea critică și perspectivele filozofiei moderne. Kant prin el însuși*, ediție, traducere și note de Alexandru Boboc și Liviu Stroia, București, Editura Paideia, 2000, p. 31.
- <sup>35</sup> Ion Eremia, *op. cit.*, p. 192.
- <sup>36</sup> *Ibidem*, p. 326-327.
- <sup>37</sup> Voir Abraham Moles, Élisabeth A. Rohmer, *op. cit.*, p. 21-22.
- <sup>38</sup> Voir Jean-Jacques Wunenburger, *op. cit.*, p. 241.
- <sup>39</sup> Voir *Ibidem*, p. 195.
- <sup>40</sup> En 1730, L'abbé Pierre-François Guyot Desfontaines (*Nouveau Gulliver, ou Voyage de Jean Gulliver, fils du capitaine Gulliver*) a écrit sur les aventures de Jean Gulliver, fiul lui Lemuel; W. Whitmore a continué en 1976 le voyage de Lemuel dans *Modern Gulliver's Travels. Lilliput: Being a New Journey to that celebrated island*; un anonyme, en 1825 a créé pour les lecteurs la fin du héros anglais sur une île flottante : *Gulliver's Lasat Voyage. Describing Ballymugland, or the Floating Island*.
- <sup>41</sup> Voir en ce sens [http://ro.wikipedia.org/wiki/Ion\\_Eremia](http://ro.wikipedia.org/wiki/Ion_Eremia), consulté le 15.04.2012; Petre Răileanu, *Demiurgul detestat*, in Ion Eremia, *Gulliver în Țara Minciunilor*. Prefață de Petre Răileanu, București, Editura Fundației Culturale Române, 1992; Alexandru Boariu, *Generalul Ion Eremia – un Soljenitin al României*, pe <http://www.9am.ro/stiri-revista-presei/2007-11-26/generalul-ion-eremia-un-soljenitin-al-romaniei.html>, consulté le 15.04.2012.
- <sup>42</sup> Petre Răileanu, *Demiurgul detestat*, prefață la Ion Eremia, *Gulliver în Țara Minciunilor*, prefață de Petre Răileanu, București, Editura Fundației Culturale Române, 1992, p. 8.